



# Un soir d'émeute

---

*Paul Lucas*

**1**

Je raccompagne Marion à sa voiture après la fermeture du bar.

Elle demande :

– Tu viens chez moi ?

Elle habite en pleine campagne, dans un petit village, à vingt kilomètres de là.

– Non, c'est trop loin.

– Je te ramène demain matin.

– J'arrive pas à dormir ailleurs que dans mon lit...

– Ah ouais ?

– Ouais...

Elle est bourrée et moi aussi. Je l'embrasse dans le cou.

– Tu es belle, je lui dis.

Elle a quarante ans et moi vingt-sept. Elle rougit, et je me retiens de lui demander si elle mouille.

Ensuite on arrive à sa voiture et je l'embrasse franchement.

**2**

Littéralement, *milf* signifie : *Mother I'd Like to Fuck*.

En bon français, une *mère que j'aimerais baiser*.

Cet acronyme, bien connu des amateurs de pornos, ne désigne pas seulement une mère de famille sexuellement attirante, mais toute la cohorte des femmes de plus de trente-cinq ans, maman ou pas, susceptibles de faire bander un jeune homme. Marion, bien évidemment, rentrait tout à fait dans cette catégorie.

– T'attends quoi de moi ? elle me demande à l'oreille.

Que tu me sucés la bite, je pense.

– Des bisous, je lui dis.

Elle m'embrasse.

– C'est tout ?

– Non... J'aimerais aussi te mordre les fesses.

Elle rigole :

– Viens chez moi...

– Non.

Il commence à pleuvoir, et elle insiste pour que je monte avec elle dans la voiture. Je refuse et parviens à l'entraîner sous un bosquet. L'endroit est sombre et domine la banlieue nord de la ville. Au loin, un hélicoptère muni d'un projecteur survole les multiples incendies de voitures et de poubelles. Certaines rues sont plongées dans le noir tandis que d'autres grouillent de gyrophares.

On reste enlacés un moment face au spectacle, et puis je dégrafe son soutien-gorge et commence à lui pétrir les seins. Elle gémit.

Elle a de bons gros seins, que j'insiste pour lécher, mais c'est pas commode car il fait froid, et elle veut bien que je lui soulève le pull, mais pas l'enlever complètement. Je les lèche quand même, et ses tétons réagissent bien sans que je sache trop si c'est ma langue ou le froid qui les fait durcir.

– C'est pas une bonne idée, elle dit quand je dégrafe son pantalon.

Je réponds rien.

Elle se laisse faire et se retrouve avec le jean sur les genoux et ma main entre ses jambes. Elle dit :

– T'as une capote ?

– Non. Et toi ?

– Non.

Je lui mets un doigt.

– J'aime pas les capotes, je dis.

– Moi non plus...

Elle est toute serrée et on s'embrasse et je la sens s'élargir.

Je sors ma queue et lui mets tout doucement. Elle fait *Aahh...* Je ressorts tout aussi doucement, et elle fait *Aaahhh...* un peu plus fort. Je me sens bien.

### 3

La *milf* a ceci de particulier qu'elle prétend moins au grand amour – du moins en apparence. Elle sait d'instinct qu'elle aura moins à donner qu'à recevoir, quoi qu'elle fasse, ce qui ne l'incite pas pour autant à mal faire, bien au contraire : elle pinaille moins, elle est plus conciliante, plus cochonne aussi.

Après quelques allers-retours, je bave un peu sur mes doigts et lui en mets un dans le cul, le pouce en l'occurrence. Elle a l'anus souple et se laisse faire. Je regarde l'hélicoptère, la ville en feu, et son cul blanc qui se dandine devant moi. On est bien emboîté, et je relâche un peu mon pouce (qui ne sent pas la merde), et j'alterne un moment pouce derrière et bite devant, ce qui semble la remplir d'aise. C'est après que ça se complique, quand j'essaie de glisser ma queue à la place du pouce...

Je suis un homme timide et délicat, et je n'ai pas l'habitude de m'engager là sans demander l'autorisation, ou au moins mettre un coup de langue. Ce n'est d'ailleurs pas un endroit où j'ai l'habitude de m'engager, mais l'alcool, la situation et l'élasticité de son sphincter aidant, je passe outre mes habitudes...

« Attends... », elle me dit, « pas ici... », sans que je sache si « pas ici... » veut dire *pas dans mon cul*, ou alors *pas dans mon cul dans un endroit pareil*.

J'insiste pas et me rabats sur sa chatte, fort et longtemps. Puis, comme souvent quand j'ai bu, j'ai du mal à finir, et après quelques minutes de déhanchements et d'enfilages, j'en ai marre. J'hésite un instant à faire semblant de jouir, et puis non...

(...et d'ailleurs, où faire semblant de jouir ?

dans une capote que je n'ai pas enfilée – et qu'il faudrait ensuite cacher au regard curieux de madame ?

dans le gazon et les feuilles mortes qui nous servent de matelas – et où elle n'irait sans doute pas mettre un doigt pour vérifier la présence d'un quelconque éjaculat ?

ou alors dans sa chatte ?

mais ce n'est pas très galant :

elle pourrait croire que je me fous de la mettre enceinte ou de lui refiler le sida, ni très efficace :

elle n'aurait qu'à se toucher les lèvres en se rhabillant pour me confondre...)

– C'est bon ? elle me demande quand je sors.

– C'est parfait...

Un silence, un bisou.

Elle demande :

– T'as joui ?

– Non, mais c'est pas grave...

À nouveau un silence, je me rhabille et elle aussi.

On se lève et j'enlève deux ou trois feuilles accrochées à son pull.

– Ça va ?

– Tu m'aides ?

Elle parle du soutien-gorge ; elle relève son pull et j'agrafe le soutien-gorge.

Elle se tourne vers moi et je la serre dans mes bras. Je sens que tout ça manque de conviction et qu'elle le sent autant que moi. Elle s'écarte et évite mon regard.

– Je vais te raccompagner...

– Où ?

– Jusqu'à ta voiture...

– Ah... D'accord, allons-y...

Elle me tend la main, que je tarde peut-être un peu à prendre, et on sort de l'ombre. Je sens qu'elle tremble et veut dire quelque chose. Il a cessé de pleuvoir. Elle hoquette et, la voix brisée, s'effondre en gémissant :

– Pourquoi j'y ai pas droit ?

Elle parle d'amour évidemment, et je sais pas quoi lui répondre. Je l'aide à se redresser et l'entraîne un peu plus loin sur un banc.

– Ça va aller, je lui dis en m'asseyant à côté d'elle.

– C'est toujours pareil...

– C'est quoi qui est toujours pareil ?

– Avec les hommes, c'est toujours pareil...

– Je suis désolé.

– C'est pas de ta faute...

– J'ai toujours du mal à jouir quand j'ai bu.

– Je te parle pas de ça...

Je sais de quoi elle parle, et j'ai pas envie qu'elle en parle avec moi. Je la serre un peu contre moi, sans grande conviction je dois dire, mais je me force quand même

à le faire... après tout elle m'a offert ses fesses pendant dix minutes (et j'ai un peu honte de penser ça).

Ensuite elle parle un moment... de l'ingratitude des hommes, de ses échecs amoureux et du suicide de son frère, elle parle des efforts qu'elle fait depuis vingt ans pour être indépendante vis-à-vis des hommes, du refus qu'elle a toujours opposé à ses amants (« même quand ils étaient plus riches ») lorsqu'ils lui proposaient d'ouvrir un compte commun, elle parle aussi de son travail de cadre auquel elle a tout sacrifié, et de l'enfant qu'elle aurait aimé avoir et qu'elle n'aura sans doute jamais, et je hoche la tête et trouve ses paroles à la fois nobles, tristes et ennuyeuses.

– Ça te dérange si je roule un joint ? je lui demande.

– Pas du tout.

– Tu fumes ?

– Non, mais je veux bien une cigarette.

On reste un moment sans parler. Elle fume et me regarde rouler.

– Tu fais ça bien !

– Ouais...

Je tasse le joint  
sur l'ongle de mon pouce,  
elle tire une  
dernière  
taffe sur sa  
cigarette,  
la jette  
au loin  
avec une  
pichenette  
du doigt, la clope  
atterrit dans une flaque  
on l'entend faire pschuuuiiit  
je prends le briquet  
et allume le pét...

...et puis face à nous, un peu en contrebas, la lueur des incendies et des gyrophares (des bougies sur un gâteau d'anniversaire), le bruit étouffé des sirènes, et l'hélico qui tourne toujours.

– C'est gentil de m'avoir écoutée...

– C'est normal...

– Tu me plais beaucoup...

– Merci.

– Je t'aime bien...

– Moi aussi je t'aime bien...

– C'est vrai ?

– Oui c'est vrai...

J'écrase le joint, la raccompagne à sa voiture et on se quitte bons amis.

#### 4

Je repasse devant le bar pour voir s'il reste du monde mais il n'y a personne, pas même le serveur qui d'habitude reste un peu pour balayer et passer la serpillière, et à qui je donne souvent un coup de main en échange de quelques verres.

Je redescends chez moi.

Un truc auquel je pense toujours en passant devant des vitrines, et il y a beaucoup de vitrines dans la rue que j'emprunte, c'est de les dégommer une par une, en marchant, avec un pistolet muni d'un silencieux...

Deux arabes discutent sur le trottoir.

– Hé mec, dit l'un d'eux, t'as pas du feu ?

Je m'arrête et les regarde. C'est le plus vieux qui parle. Je lui tends mon briquet.

– C'est pour foutre le feu à ce putain de magasin, dit-il en montrant un kebab, rideaux fermés, de l'autre côté de la rue.

Il a l'air de plaisanter ; je souris, il allume sa clope et me rend le briquet.

– Tu bois une bière avec nous ? demande son ami, l'air conciliant.

– C'est notre restaurant, précise le blagueur. Je m'appelle Hassen, et lui c'est mon frère Salah.

Il désigne celui qui me propose de la bière, au pied duquel je vois un pack de six.

– On vient juste de fermer.  
– Je veux bien une bière, je dis. Et moi c'est Simon.  
– T'es juif ? demande Salah, faussement méfiant, en retenant son geste au moment de me tendre la bière.

– Ouais, je mens. Ça pose un problème ?

Ils me regardent, étonnés.

– Y'a pas de problème, dit Hassen. (Il prend la bière des mains de Salah (qui bloque un moment sur moi, bouche bée) et me la tend.) Y'a seulement que les juifs, on les voit plus souvent à la télé que dans la rue.

– C'est vrai, je dis, mais en même temps, dans la rue, on nous reconnaît difficilement sans notre étoile jaune...

On rigole et je décapsule la canette.

– C'est vrai que t'as pas vraiment une tête de juif.

– T'es juif comment ?

– Comment ça ?

– Je sais pas, moi... Tes deux parents sont juifs ?

– Ma mère seulement... Mon père, c'est un breton pur jus... Il a rencontré ma mère à un concert de Mike Brant.

– Qui ça ?

– Mike Brant.

– C'est un juif lui aussi ?

– Non... enfin je sais pas, je crois qu'il est égyptien... comme Dalida ou Nagui.

– Et ils font quoi tes parents ? demande Salah.

– Et les tiens ils font quoi ?

Il bloque à nouveau : un lapin pris dans les phares d'une voiture.

– Notre père il peut plus travailler, répond Hassen. Il est invalide à quatre-vingts pour-cent, et notre mère elle fait des ménages.

– Moi, mon père est maçon, et ma mère infirmière.

– Et toi, tu fais quoi ? reprend Salah.

– Je suis infirmier.

– Tu bosses où ?

– À l'hôpital.

– Ça te plaît ?

– Non.

On boit chacun une longue gorgée de bière.

– T'en penses quoi de ce qui se passe en banlieue ? demande Hassen.

– Pas grand-chose.

– C'est vraiment un connard ce Sarkozy... T'as l'impression qu'il aime ça, faire chier les gens, les provoquer, leur mettre le nez dans la merde...

– C'est pas un connard, c'est un enculé, dit Salah.

– Non, c'est un fils de pute, je précise.

– Ouais t'as raison, c'est un putain de sacré fils de pute.

– Je le dis sans rire : sa mère a vraiment fait la pute, en 58, quand elle est arrivée en France.

– Non ?

– Non !

– Non.

On rigole et je finis la bière et je leur dis que je vais y aller.

– En fait, t'es un juif qui aime bien les arabes, dit Salah.

– Qui t'as dit que j'aimais bien les arabes ?

Salah bloque, Hassen rigole, et en partant je leur promets de venir manger dans leur resto.

## 5

Une semaine passe et Marion téléphone. Il est minuit.

– Je suis saoule, je peux venir te voir ?

– Bien sûr.

Je lui donne l'adresse et nettoie un peu ma chambre.

Elle arrive peu de temps après, effectivement titubante.

– Je suis désolée de te déranger si tard.

– C'est rien...

– T'es content de me voir ?

– Oui.

Cette fois elle se montre plus entreprenante : après les premiers bisous, elle se fait un devoir de me sucer la bite. Je la regarde faire et j'ai l'impression qu'elle en rajoute dans la chaudasserie. *Oui*, semble dire sa tête et ses cheveux roux que je vois monter et descendre sur ma queue, *oui, moi aussi, avec mes rides et mon gros cul, je*



*suis encore capable de faire bander un homme – un jeune homme.* Mais je sens ses dents et ça m'énerve. J'enlève mon pull et trifougne sous le sien. Elle ne porte ni tee-shirt ni soutien-gorge et se laisse pétrir les seins en gémissant des *oh oui c'est trop bon*. J'appuie sa tête sur ma queue et la force à garder la bouche pleine. Au premier haut-le-cœur, je relâche la pression.

– Enlève ton pull !

Elle m'obéit (elle s'empresse de m'obéir), et j'ai malgré tout l'impression d'être un mauvais acteur : ma voix manque de conviction. Des gens passent dans la rue en gueulant et en cassant des canettes. Dans le même temps je me déshabille ; elle aussi, sauf la culotte.

– Fais gaffe, elle dit au moment où je mets les doigts, j'ai mes règles.

Je la maudis en silence et trifougne quand même son minou. *Free-style*, je pense, en sentant sur le dos de ma main sa serviette humide et gorgée... *Free-style* je pense aussi quand je vois mes doigts, tout rouges, que j'essuie tant bien que mal sur les draps, puis dans ses cheveux lorsqu'on commence à faire la bête à deux dos...

*Une pantomime pitoyable* – voilà à quoi je pense. Elle couine, et il faut que j'écarte ses fesses et voit son trou du cul pour arriver à jouir. Ensuite, je m'enfuis aux toilettes.

Le sang sèche vite ;  
je me lave les mains  
et la bite.

Je lève les yeux et vois ma gueule dans le miroir : j'ai du sang sur la joue – une peinture de guerre indienne. Je me débarbouille, et fume une clope sur la cuvette en pensant à rien, en regardant par terre. J'ai sous le pied gauche des *Charlie Hebdo* tous chiffonnés, qui servent parfois de pq. Au mur, le texte de l'Appel du 18 juin en format carte postale, et juste au-dessus, une reproduction d'un tableau de Guy Peellaert : une ruelle sombre et étroite avec, au premier plan, à gauche, Mitterrand en train d'allumer une cigarette à Gainsbourg, et juste derrière, à droite, à côté d'une poubelle renversée, un chien noir qui baise une chienne blanche (ou qui encule un chien blanc, on ne sait pas trop).

Lorsque je reviens, elle ronfle déjà.

Je m'allonge à coté d'elle en sachant d'avance que je vais mal dormir. Je sens sous ma hanche le mélange gluant de sperme et de sang, et j'ose pas la réveiller pour changer de coté ou lui dire de dégager. Je lui mets un coup de genou dans le dos, elle grogne et je me relève. Il reste quelques heures à tirer jusqu'à son réveil, et je me sens le courage de rien faire du tout.

À coté du lit, le tome deux d'*Anna Karénine*. Il me reste trois cents pages à lire, les meilleures parait-il, celles du suicide d'Anna, et depuis un mois je trouve toujours quelque chose à faire plutôt que de m'y plonger dedans...

À propos de plongeon, et pour conclure, voici le dernier d'Anna Karénine :

« Un sentiment s'empara d'elle, semblable à celui qu'elle éprouvait jadis quand, pendant une baignade, elle s'apprêtait à plonger dans l'eau... Elle rentra sa tête dans les épaules et, les mains en avant, tomba sous le wagon. »

*That's all.*

- C'est tout ?
- Ouais...
- Tu te fous de ma gueule ?
- Pas du tout !
- Tu m'as pas dit que c'était une belle histoire ?
- C'est une belle histoire.
- C'est glauque.
- C'est une belle histoire glauque...
- Et ta fin est ratée.
- Comment ça ?
- C'est trop abrupt.
- Ouais... mais ce qui s'est passé après n'est pas forcément intéressant.
- Et qu'est-ce qui s'est passé ?
- J'ai fini le bouquin.
- Et avec la femme, ça s'est fini comment ?
- J'ai fait semblant de dormir quand elle s'est réveillée...
- Et ?
- Et elle est partie travailler.
- Tu la vois encore ?